

# Lecture des mauvais Livres

(De JOUVE. LE MISSIONNAIRE DE LA CAMPAGNE. Vol. IV, page 307)

*Vigilate, state in fide.*  
Veillez et soyez fermes dans la foi. (CORINTH., XVI, 13.)

Mes Frères,

La foi étant le principe du salut, il est tout naturel que le démon cherche à la ruiner dans les âmes. Quand, donc, il l'a déjà fortement ébranlée par la mauvaise éducation, il se sert souvent des mauvais livres pour achever de la détruire. Des esprits vains, des cœurs gâtés, lui prêtent leur criminel concours en inondant la terre de productions impies et immorales et en les jetant en pâture aux intelligences tourmentées du besoin de tout savoir et aux cœurs avides de sensations. Aussi quel désolant spectacle ! l'œil ne rencontre partout que les tristes victimes de ces doctrines empoisonnées, c'est-à-dire des générations sans foi et sans mœurs.

En présence d'un mal si affreux et qui menace de s'étendre chaque jour davantage, nous ne pouvons garder un silence coupable. Nous venons donc, mes frères, avec toute l'ardeur de notre charité, essayer de vous inspirer une salutaire horreur pour la lecture des mauvais livres.

Les mauvais livres peuvent se diviser en trois classes : les livres impies, les livres immoraux et les romans. Les premiers attaquent la foi en face, les seconds la combattent indirectement et les derniers la frappent en cachant leurs traits envenimés sous les dehors de la littérature. Quelques réflexions sur chacun d'eux.

I.

Les premiers ennemis de notre foi sont les livres ouvertement impies, c'est-à-dire ceux qui, sans déguisement, sans détour, combattent les dogmes divins. Le nombre en est grand et c'est sous les formes les plus variées qu'ils distillent le poison. Ici l'impie s'étale avec audace et jette le blasphème à Dieu lui-même en attaquant ses attributs, en insultant à sa Providence, en accusant sa justice, en abaissant son Être jusqu'au niveau du Grand-tout qui n'est autre que l'universalité des créatures, et même en niant son existence et en lui refusant le droit d'exister. Que nous parlez-vous de Dieu, disent-ils ? Dieu, c'est un bon vieux mot, un peu lourd, peut-être, dont l'humanité commence à se débarrasser. Non, Dieu n'est pas, ou s'il est, il n'est autre que l'Être universel. Sa sagesse, c'est le hasard ; sa puissance, l'énergie de la nature ; sa liberté, la fatalité ; sa providence, une chimère ; sa justice, un épouvantail.

Ailleurs l'impie se montre moins audacieux : elle ne va pas jusqu'à nier Dieu, mais elle en fait une sorte de roi fainéant qui se tient au fond de son paradis dans un isolément égoïste, et ne prend nul souci ni du monde, ni de ce qui s'y passe. L'univers n'est point son œuvre ; l'homme ne sort point de ses mains : il ne doit donc rien ni à l'un ni à l'autre. Le premier suit les lois de son être, et le second ses instincts et ses caprices en dehors de toute influence divine. Dieu n'a aucun droit et l'homme aucun devoir. Dès lors, la religion n'est plus qu'une invention de la politique et du sacerdoce pour asservir les peuples ; les mystères ne sont plus que des rêveries, des contradictions réprouvées par la raison et le bon sens ; la révélation n'est plus qu'une superflation, une inutilité, car la raison suffit à l'homme pour se conduire. Dès lors, aussi, Jésus-Christ n'est plus qu'un sage comme Platon et Socrate ; son Évangile une morale sublime, mais impossible ; ses miracles et ceux des apôtres ne sont plus que des mythes, des fables, d'habiles prestidigitations. Dès lors encore les sacrements ne sont que des superstitions ; les cérémonies du culte, des puérilités ; les ministres de la religion, des imposteurs ; les fidèles pratiquants, des fanatiques ; la piété, une hypocrisie ; la vertu une illusion ; le vice, un préjugé ; l'enfer, un fantôme ; l'immortalité de l'âme, un rêve creux ; l'âme, un peu de boue ; tout l'homme lui-même, une brute, un simple organisme dont l'existence ne saurait aller au-delà du tombeau.

Voilà, mes frères, quelques-unes des abominations que renferment les livres impies. Nous en omettons et des plus infernales. Or, ce sont là des ennemis dangereux pour votre foi. Leur but est de la tuer en vous, et, pour atteindre ce but, c'est vers la tête qu'ils dirigent leurs coups, c'est-à-dire qu'ils s'attaquent à l'intelligence. En aveuglant l'esprit, ils arrivent sans peine à le rendre incrédule. Sans doute, chrétiens, cet ennemi qui attaque en face et sans masque, provoque tout d'abord, de notre part, un mouvement de répulsion et de résistance ; on éprouve un froissement inévitable la première fois qu'on ouvre un livre irréligieux, et le salut serait alors de s'armer d'une sainte colère et de jeter au feu cet ennemi déclaré, mais le malheur est que, comme nos premiers parents, nous voulons savoir le mal et le bien, et au lieu de repousser l'ennemi, nous l'accueillons avec un certain empressement, parce qu'il promet de satisfaire notre curiosité. Puis nous nous croyons assez forts pour ne pas laisser entamer notre foi. Dès lors nous prétons l'oreille au prédicateur du mensonge, et il n'a pas fini que déjà le doute est né dans notre esprit. Si, alors, un autre vient le remplacer, nous l'écoutons avec plus de plaisir encore, parce que déjà, non seulement sa doctrine ne nous effarouche plus, mais elle commence à nous plaire. A la fin nous sommes vaincus et il ne nous reste plus qu'à verser des larmes sur les ruines de notre foi.

Si vous me demandez comment un changement si radical a pu s'opérer en vous, comment vous avez pu en si peu de temps perdre des croyances

qui vous paraissent si solides, je vous répondrai qu'il n'y a en cela rien que de naturel, et que le contraire serait un miracle. Saint Paul nous dit que nous portons le don précieux de la foi dans des vases fragiles ; c'est nous avertir que le moindre choc peut la compromettre. Comment dès lors pourrait-elle résister, non pas à un seul choc, mais à des coups qui se répètent tous les jours peut-être ou au moins très fréquemment ? Quand chaque matin le courrier vous apporte votre journal qui a mission de verser dans votre âme une dose d'impiété ; quand tous les huit jours, toutes les quinze, tous les mois, le cabinet de lecture vous fournit un livre qui doit remplir le même rôle homicide, comment voulez-vous que votre foi puisse vivre ? Quelque énergique, quelque vivace qu'elle soit, il serait merveilleux qu'elle pût résister à un empoisonnement si méthodiquement et si obstinément pratiqué ? Non, ce n'est jamais impunément qu'on lit pendant des jours, des nuits, des semaines, des mois, des années, tout ce que l'esprit d'impie a pu ramasser de raileries et de blasphèmes contre la foi ; car d'abord, la plupart des lecteurs des livres impies ne possèdent, en fait de religion, que des connaissances très superficielles ; plusieurs même, très instruits d'ailleurs pour ce qui concerne leur profession ou certaines branches spéciales de la science, n'ont d'autre bagage scientifique religieux que les quelques éléments qu'ils ont reçus au catéchisme. Et encore cette instruction très élémentaire l'ont-ils conservée tout entière ? L'oubli, fruit du temps et des préoccupations, ne la leur a-t-il pas ravie, du moins en partie ? Est-il étonnant, après cela, qu'ils se laissent prendre aux sophismes dont l'erreur se sert comme de pièges et qu'elle sème adroitement sous leurs pas ? Qui ne sait que des esprits retors autant que pervers, inspirés peut-être même par le père du mensonge, ont trouvé le moyen d'opposer à nos dogmes des objections très spécieuses ? Ces difficultés, le théologien et le philosophe les réfutent sans peine, mais le commun des lecteurs s'y laisse prendre et leur accorde une valeur qu'elles n'ont pas, et à la fin, il les honore d'une adhésion qu'il refuse à la vérité.

Qui ne sait aussi que nos mystères ont toujours un côté qui reste dans l'ombre pour fournir un aliment à la foi et lui donner l'occasion du mérite ; que, par conséquent, la raison humaine, ne pouvant les environner de ses clartés, se sent violemment portée à les nier ? Et si, alors, volontairement et à plaisir, on accumule les ténèbres autour de ces vérités par la lecture des ouvrages qui se sont donné la mission de produire cette nuit, est-il surprenant qu'on finisse par leur refuser toute adhésion ?

Puis, mes frères, n'oubliez pas que l'exemple a sur nous un tel empire que nous finissons presque toujours par adopter les manières de penser et d'agir de ceux que nous fréquentons. Un mauvais livre est un personnage avec lequel nous nouons des relations qui deviennent de plus en plus intimes ; et si chaque jour nous prêtons l'oreille à ses discours, nous ne tarderons pas à rentrer parfaitement dans ses idées.

Cet empire que l'auteur exerce sur ses lecteurs se remarque aisément dans les feuilles périodiques que nous désignons sous le nom de journal ou de revue. Mettez entre les mains d'un conservateur un journal révolutionnaire, il le lira d'abord avec dépit, puis avec une sorte d'indifférence, puis avec plaisir et enfin avec passion. Ce lecteur était un homme d'ordre, il n'est plus qu'un radical furieux. La lecture assidue de doctrines subversives a opéré en lui ce changement funeste. Or, ce qui est vrai pour la transformation des idées politiques, est encore plus vrai pour celle des idées religieuses, car ici il a un complice de plus, c'est le cœur. Nos passions supportent difficilement le joug que nous impose la foi ; c'est pourquoi elles cherchent à s'en débarrasser. Elles conspirent donc avec l'esprit pour amonceler les ténèbres autour des vérités religieuses. Par là elles produisent le doute d'abord, l'indifférence ensuite et enfin l'incrédulité. Tel est, mes frères, l'abîme inévitable où conduit la lecture des livres impies. Pareil malheur est réservé au lecteur de livres immoraux.

II.

A côté des ouvrages irréligieux il existe, mes frères, d'autres ouvrages dont le but est de ruiner les bonnes mœurs. Là, l'amour criminel, sous les formes les plus diverses, règne en souverain. En effaçant de son front le nom d'adultère, de fornication et autres qui le rendent odieux, non seulement on cherche à l'excuser, mais à le légitimer. On a recours pour cela aux exigences du cœur et aux besoins de la nature. Là, les passions les plus fougueuses, les penchants les plus vifs, les actes les plus révoltants sont toujours justifiés et souvent loués et applaudis. Là, le vice est peint sous des couleurs qui cachent tout ce qu'il a de rebutant et s'efforcent de le rendre aimable. Là un faux jour y colore et dissimule la honte du crime ; l'intrigue en apprend les détours, les conversations en redisent le langage et les portraits le représentent avec un réalisme provocateur. Aussi, malheur au téméraire qui se hasarde dans de pareilles lectures ! il ne tardera pas à ressentir les plus tristes effets. Bientôt il verra s'affaiblir les heureuses dispositions de son cœur, se perdre un à un tous les fruits de la bonne éducation qu'il avait reçue, se branler les principes de vertu qui avaient été placés à la base de sa vie, se corrompre l'innocence de ses premières années. Son esprit se remplira peu à peu de ténèbres épaisses et son cœur de convoitises criminelles. Alors toutes les

passions d'ignominie s'éveillent et se surexcitent, les sens acquièrent une autorité dangereuse et précoce ; un feu criminel circule dans les veines ; le poison s'insinue jusque dans les substances de l'âme, et l'être humain se flétrit et se courbe sous le joug humiliant des instincts les plus dépravés.

Tombée dans cet abîme où elle se plaît comme le porcelet dans la fange, la malheureuse victime de ces productions immondes n'a plus qu'un intérêt, celui de faire taire sa foi dont la voix importune lui reproche continuellement ses infamies, et lui met sans cesse devant les yeux des enseignements qui sont la sévère condamnation de sa conduite coupable. Pour se débarrasser de cet accusateur intraitable, elle fait appel à toutes les arguties, à tous les sophismes qu'inspire le démon. Elle voudrait se convaincre qu'elle est moins coupable que ne le dit sa conscience, que ses passions ne sont que des exigences de son être, qu'en leur obéissant elle ne fait que se rendre à la voix de la nature, que, par conséquent, elle n'offense pas Dieu, car après tout Dieu est l'auteur de la nature : que si Dieu condamnait les actes que la raison approuve, il serait lui-même déraisonnable ; or un Dieu déraisonnable ne peut pas être. Ce qui donnerait à penser que le Dieu sévère dont parlent les prêtres n'existe pas, ou, s'il existe, ne s'offense pas que ses enfants se procurent ici-bas des jouissances que réclament leurs instincts naturels. Voilà comment, dans une série de faux raisonnements, l'infortune dont nous parlons arrive à douter des vérités de la foi, puis à les nier et enfin à les tourner en dérision. C'est ainsi que l'immoralité conduit à l'incrédulité, et pour conclusion dernière, c'est ainsi que les livres immoraux sont les ennemis de la foi. Ils ne la combattent pas brutalement, ouvertement, mais, pour être indirectes, les blessures qu'ils font n'en sont pas moins mortelles. Ce sont des assassins qui frappent non pas à la tête, mais au cœur, sachant bien que la mort entre plus facilement par cet endroit. L'expérience a cet égard confirme les enseignements de la raison et ne laisse aucun doute. Les plus fameux incrédules ont été presque toujours aussi des libertins, et la plupart du temps l'immoralité chez eux a précédé l'incrédulité. C'est que le cœur a sur l'esprit un tel empire qu'il en fait souvent sa dupe. Aisément il le pousse là où sont les intérêts. Le cœur dissolu fait l'esprit incroyant. Il n'est donc pas possible de s'y tromper, chrétiens, les livres immoraux sont dangereux pour la foi, au moins autant que les ouvrages impies. En voici d'autres qui les surpassent tous en perversité, ce sont les romans.

III.

Une légèreté frivole et inattentive sur les points les plus essentiels et les plus sacrés semble devenir chaque jour davantage le caractère de l'esprit moderne. Le vaisseau a perdu ses ancres et son lest ; il s'en va à la dérive flottant à tous les vents, se livrant aux folles rêveries du premier venu. Ces rêveries ont un nom, ou les appelle romans.

Ce genre de littérature ne respecte rien et porte pourtant ses douloureuses influences.

Il se fait philosophie, et quelle philosophie ! Il fait table rase de Dieu et de l'homme, table rase de la personnalité divine, de la raison et du bon sens humain. De rêve en rêve, d'abstractions en abstractions, cette philosophie insensée arrive à professer que le oui et que le non sont identiques, et l'être et le non-être pareillement.

Des régions de la philosophie, le roman passe à celle de l'histoire et y jette le même désordre. Autrefois, c'était Dieu qui dirigeait les événements. Cette pensée a donné naissance à un chef-d'œuvre, *l'Histoire universelle* de Bossuet ; mais on a changé tout cela. Le roman a chassé Dieu de l'histoire. Le Créateur n'est plus rien dans le gouvernement du monde ; c'est la fatalité qui mène tout, ou si le destin implacable n'est pas l'unique maître des événements, ce rôle est dévolu au plus vil et plus basse des passions humaines. Et dès lors quelle morale peut ressortir de l'histoire ; si ce n'est que l'homme n'est plus responsable de ses actes ? car les passions, quand elles sont arrivées à un certain degré de violence, lui enlèvent sa liberté aussi bien que la fatalité. Dès lors plus de fautes personnelles, plus de responsabilité. Les choses arrivent parce qu'elles devaient arriver. Néron devait être un tyran ; Louis XIV, un despote et Napoléon, un conquérant. Dès lors il n'y a plus de crimes et la société a tort de punir les assassins, les incendiaires et les voleurs.

Après avoir faussé l'histoire, le roman a profané l'Évangile. Le système est toujours le même : ni tout vrai ni tout faux, ni tout bien, ni tout mal, ni oui, ni non, ou plutôt oui et non tout à la fois. Un rêve humanitaire courent après un idéal quelconque à travers les nuages, le vague, l'hypothèse. Jésus-Christ était peut-être Dieu, peut-être il n'était qu'un homme ; il était peut-être le plus vertueux des hommes, peut-être le plus passionné. Sa morale paraît belle, mais elle est impossible ; sa doctrine a de nobles élévations, mais elle renferme des rêveries ; son culte serait capable d'élever les esprits, mais il favorise la superstition. Voilà comment on dénature l'Évangile et comment on finit par le rendre méprisable.

Mais le genre préféré du roman est l'épopée ou l'action, plus propre à traduire ses principes. Le roman a aussi ses principes non avoués, mais réels, les voici : le devoir est un vain mot, la vertu une agréable chimère, la conscience un préjugé, les plaisirs le souverain bonheur. Or, ces principes, le roman les met en jeu en les faisant passer dans les faits au moyen de personnages qu'il fait paraître sur la scène.

Ces personnages vantent les charmes d'une beauté qui se fane, dissertent sur les plaisirs mauvais en les étalant au grand jour, en les excusant ou même en les déclarant légitimes.

En d'autres temps ils représentaient des hommes vindicatifs, qui ne respirent que haines, vengeances, duels, homicides. Puis ce sont des femmes qui, suant le vice par tous les pores, y

cédent à tous les transports des plus violentes passions, aux fureurs de la colère, aux accès de la jalousie, et y étalent sans vergogne leurs moyens de vengeance : l'adultère et l'empoisonnement.

Sans doute, mes frères, les romans ne présentent pas toujours leurs principes corrompueurs avec un sans gêne si impudent ; il est même rare qu'ils affectent des allures aussi grossières, presque toujours ils empruntent des formes moins repoussantes, mais c'est par là qu'ils sont plus dangereux, car ils deviennent alors non plus des corrupteurs éhontés, mais des corrupteurs séduisants.

Pour peu de pudeur qu'ait conservé le lecteur les romans, il rejette le livre quand, dès le début, il répand une odeur trop forte d'infection, mais il se laisse prendre au piège, si ce livre revêt des formes gracieuses qui flattent le cœur et dissimulent le poison. Sans doute, ce sont toujours les mêmes maximes, mais elles sont exposées avec tant d'art qu'on a de la peine à en découvrir la perversité. Là, le style et la politesse deviennent un danger de plus, car les mêmes idées, ces mêmes sentiments pénètrent dans l'esprit et dans le cœur, sans exciter la moindre défiance et y causent insensiblement les plus déplorables ravages. Il y a plus, le voile perfide qui laisse tout deviner, en feignant de tout cacher, ajoute du mystère à l'attrait corrupteur du mal ; les nudités qui se laissent voir à travers la gaze sont des plus dangereuses. Les romanciers le savent trop bien, et ils exploitent avec une habileté infernale cette pudeur hypocrite. Enfin, par un raffinement de malice, ils cachent leurs menes homicides sous certaines apparences de pégion. Souvent l'auteur se laisse surprendre évanoué auprès des ruines de nos temples, s'exaltant devant la pompe de nos cérémonies, ou en certains ministres de la religion, qu'ils font aussi tourmentés que possible. Mais ne nous y laissons pas prendre ; ce n'est là qu'un nouvel artifice du démon, Satan abouche parfois sa voix, mais il n'en demeure pas moins le grand ennemi de notre foi. *Moliti sunt sermones coram et ipsi sunt jacula.*

Si le langage des romanciers est doux comme le miel, si le nom très fois sont de Dieu apparaît dans leurs écrits empreint d'un sentiment affecté, si même la religion reçoit grâce devant eux, que ces caresses n'abusent personne, car cette religion vague cache des traits les plus acérés et les plus empoisonnés.

Ce qui ajoute au danger des romans, c'est que non seulement ils sont des corrupteurs séduisants, mais des corrupteurs qu'on écoute sans honte. Si ce que dit le livre pervers n'est dit publiquement, au moins l'entend-on tous finement en roussissant, mais le lecteur n'est seul avec son livre, ni ne le voit qui Dieu, il a même pris des précautions pour qu'il en fût ainsi ; il s'est dérobé à sa famille, il s'est mis à l'écart, si même d'un peu recherché les ennemis de la nuit. Là, aucun remon ne le fait rougir et il écoute, non sans émotion, mais sans honte, les récits les plus passionnés et les plus lubriques. Suivez ce jeune homme qui vient pour la première fois de saisir un de ces livres détestables ; voyez comme, impatient de connaître mille secrets honteux, il court se débarrasser avec ce précepteur du mal pour recevoir sans distractions et sans remon les perceptions les plus qu'il en attend. Il commence sa lecture innocente, mais il la termine gâte et pervers. Le germe de tous les crimes vient d'être jeté dans son sein, il se développe rapidement et bientôt il produira ses fruits. Ces passions dont le malheureux éprouve les premières révoltes, bientôt furieuses et indomptées l'emportent à tous les excès, le précipitent dans les abîmes de la débauche, de la honte et de l'infamie. Puis la brutalisation, les malades honteuses, l'écrit n'est le suicide, viendront terminer cette existence flétrie par la vie.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a des romans modérés. A part certaines productions littéraires dues à des plumes soigneusement vertueuses, et qui ne méritent pas ce titre à jamais déshonoré, tous les romans sont dangereux. Madame George Sand, qui en a tant fait, devant s'y encailler un peu. Eh bien, voyez ce qu'elle dit de ceux qu'elle ait avant d'écrire : « Ces récits touchants et passionnés, ces aperçus d'un monde si différent de mon être, mais la devineront de devin romanesque, caractère le plus infatigable qu'une femme puisse avoir. » Elle ne dissimulerait pas. Et à son tour, madame de Staël, que les romans même les plus purs, font du mal ; ils nous ont trop appris ce qu'il y a de plus secret dans le sentiment. J.-J. Rousseau pensait de même quand il mettait en tête d'un roman célèbre : « Tout ce que ce livre est une fille perdue. » Puis il s'excusait sur ce sophisme : « Toutefois je ne lui ferai pas de mal, car elle est portée d'avance : une fille chaste ne lit pas de romans. » Il n'y a donc pas de romans irréprochables, et il reste vrai de dire que les moins mauvais sont dangereux. Ils excitent l'imagination, ils portent l'esprit dans des régions fantastiques ; ils troublent l'âme, agitent le cœur et provoquent des sentiments violents à propos d'événements sans réalité. Ils dégoutent de la vie sérieuse, du travail, de l'amitié, des affections simples et naturelles, et ils mènent trop souvent à l'exaltation, à la folie et au suicide. Une jeune personne de bonne famille dispart un soir, laissant sur sa table un roman ouvert aux dernières pages, elle y avait écrit au crayon : « Je suis de la même couleur que toi. » Vers l'âge de seize ans, Émilienne, jusqu'à présent, douce, modeste, aimable, se mit à lire des romans qu'elle trouva dans la bibliothèque de la famille. Les parents ne les croyaient pas dangereux, parce que les choses immorales y étaient voilées et les choses honnêtes dites honnêtement. Émilienne y prit goût et les devora silencieusement. Son imagination souffrait en lisant ces descriptions et ces tableaux enchanteurs ; son cœur se passionna pour les personnages si intéressants qui étaient mis en scène ; son âme se livra tout entière aux péripéties d'une intrigue habilement nouée, aux situations tragiques, aux